

La femme au Pays Basque*

(Women in the Basque Country)

Malharin, M.J.

[BIBLID \[1136-6534\(1998\) 11:7-24\]](#)

Pour M^{lle}. Malharin, institutrice à Mouguerre, la femme occupe dans la famille basque, une place de choix. De nombreux proverbes peuvent confirmer ce fait. L'auteur insiste plus particulièrement sur l'éducation que reçoivent les jeunes filles, éducation beaucoup plus soignée que celle des garçons, d'où il résulte souvent plus de finesse et de savoir-vivre.

M.J. Malharin, Mugerreko andre irakaslearen arabera, emakumeak toki hauta betetzen du euskal familia gunean, eta hala frogatzen dute herri esaera zaharrek. Neskatxek hartzen duten heziketari erreparatzen dio bereziki; izan ere, heziketa horrek, mutile-na baino arretatsuago izanik, fintasun eta bizi-sentiberatasun handiagoz hornitzen ditu.

A juicio de M.J. Malharin, institutriz en Mouguerre, la mujer ocupa un lugar de privilegio en el núcleo familiar vasco, y así lo prueba el refranero popular. Se detiene particularmente en la educación que reciben las jóvenes, que al ser más esmerada que la de los muchachos les proporciona un mayor refinamiento y sensibilidad vital.

* GH, 1955, nº 3, p. 129-139.

A la manière du Turc visitant le château de Versailles, je dirai que ce qui m'étonne le plus dans cette assemblée, c'est d'y entendre ma voix.

Pour traiter de la femme en Pays Basque, quel titre me prêtent donc MM. Les Organiseurs du Congrès? Je ne vois que ma qualité de Basquaise, tout simplement.

Par conséquent, Mesdames et Messieurs, vous voudrez bien prêter beaucoup d'indulgence au résultat de mon observation que je vous exposerai tout aussi simplement.

Il y a huit jours, je demandais incidemment à un ami: "que pourrais-je donc dire de particulier sur la femme basque?" Il m'a répondu en hochant de la tête:

"Orotan bezala, bertzen petzero!"
"Comme ailleurs, servante de tous".

et l'instant d'après, je tombe sur ces mots de Nietzsche:

le bonheur de l'homme est: je veux.
le bonheur de la femme est: il veut.

Si la première affirmation nous apparaît humiliante, *bertzen petzero*, le dyptique suivant nous en donne une explication juste.

Pourquoi donc parler de la femme en Pays Basque? Dans l'ensemble, je me représente une foule d'entre elles s'activant en silence de la maison au jardin, du jardin au lavoir, cheminant sur les routes munies de leur mantille, ou vers le marché une charge au bras. De femme célèbre, je n'en vois pas, si ce n'est celles qui sont sorties de leur pays pour courir l'aventure, ou encore celles qui se sont distinguées sur place pour leurs écarts fameux.

Cependant, en y regardant de près, dans cette foule anonyme, mieux que des femmes célèbres, que de femmes remarquables!

Les historiens signalent que dans les temps anciens, notre peuple avait une organisation matriarcale. Tout près de nous, jusqu'à la Révolution, les Fors et Coutumes générales en Soule, Labourd et Navarre se signalaient par un féminisme bien tranché. Quelle conclusion en tirerons-nous si ce n'est que le législateur avait une bonne opinion de la valeur du sexe faible?

Et cette race, que l'on exalte ou critique, "ce petit peuple étrange" bien coté à l'étranger, qui l'a conservé, maintenu dans ses traditions d'honnêteté et d'énergie, de fierté et de désintéressement, de fidélité et d'esprit d'aventure, si ce n'est la femme?

La femme est le pilier invisible, suivant l'image chère à Gertrud von le Fort.

Sans doute le Basque moyen parle-t-il rarement femme. S'il en parle, il se doit d'être satirique. L'ironie est le seul ton qui convienne à un pareil sujet.

*"Ametza ez da arbola
Ahuntza es da Kabala
Emaztea ez da jendea"*
"Le taurin n'est point arbre
La chèvre pas une bête,
La femme, pas un personne".

Ces trois vers sont instantanément appris par le moindre gamin.

A la question "bazena jende?" "y avait-il du monde?", la réponse suivante est devenue classique:

"Emazte zenbeit, jende guti!"
"Quelques femmes, peu de gens".

Le Basque se gardera bien d'attribuer une référence féminine à ses informations. Il mettra une sorte de pudeur à dissimuler ses attentions envers sa compagne.

Même M. le Curé en chaire se doit de plaisanter sur les travers des femmes: il fera remarquer leur indiscipline à l'église, à respecter les heures de confession notamment, leur manie de regarder pour s'informer ou de remuer les chaises. Et les hommes d'approuver! Par ce petit subterfuge, le prédicateur a éveillé l'attention de son auditoire. Pourtant, personne plus que lui ne s'appuie sur la femme pour mener son oeuvre à bien. Il sait que c'est elle qui détient la valeur spirituelle du foyer, elle qui nourrit les âmes après les corps et maintient les forces spirituelles. On peut voir une femme de valeur élever une très belle famille avec un mari médiocre, mais il n'est pas d'exemple qu'un homme de valeur ait pu faire de ses enfants des personnalités avec une épouse médiocre.

Chez nous, la femme ne s'assied point à table. Elle mange près de la fenêtre ou du foyer. Pourquoi donc? C'est une habitude prise par la jeune maman, soit qu'elle allaite après avoir distribué le repas, soit qu'elle fasse manger un marmot qui ne sait pas encore se tenir à table. Ce qui est nécessité pour la jeune mère est devenue une tradition par la force de la répétition.

Elle ne sortira avec son mari que dans les grandes occasions, les réunions de famille.

Pour les fêtes profanes, l'homme sort avec ses camarades, la femme avec les enfants rejoint les autres femmes. Le mari flanqué de sa femme à la place du village ou au marché ferait piètre figure! S'il est quelques épouses qui se voient dans l'obligation d'aller chercher leur seigneur et maître à l'auberge, ce dernier prise fort peu le procédé et, en général, le fait ne se reproduit pas. La femme qui se permet pareil coup de force est sûre de son pouvoir. Elle n'arrive à ses fins que parce qu'elle a la raison pour elle. J'ai vu des femmes aubergistes mesurant la boisson aux hommes! "*Zuk bauzu aski edanik, zoaz etchera!*" (Vous avez assez bu, rentrez chez vous!).

Voilà bien un acte de courage spécifiquement féminin, contraire à tout principe commercial. Le résultat était que tout le village estimait cette personne, les hommes autant que les femmes, et ceux-là revenaient chez elle plutôt qu'à l'autre auberge où l'on poussait à la consommation.

Les proverbes basques présentent la femme comme futile.

"Gatua eta emaztea maiz bere buruaren aphaintzen".
"Le chat et la femme sont fort souvent occupés à se parer".

Comme versatile:

"Emazten gogoa iduri hegoa".
"La tête de la femme tourne à tout vent".

Comme plus imaginative que raisonnable:

"Emazten hirugarren zangoa, nigarra edo gezurra".
"La femme trouve un échappatoire dans les larmes et le mensonge".

Ils lui reconnaissent cependant un rôle primordial dans le foyer:

"Emaztea nolako, etchea halako".
"Tant vaut la femme, tant vaut la maison".
"Emazte edale etche galtzale".

“Femme qui boit ruine maison”.
 “*Aska ogi gabia iduri habia*”.
 “Atre sans feu ne vaut guère mieux”.

Ils savent également que ce rôle est fondé sur le sacrifice constant de la femme:

“*Emazteak irri ahal duenean*”.
 “*Nigar nahi duenean*”.
 “La femme rit quand elle peut, pleure à tout instant”.

Il y a bien mieux encore:

“*Ezkont eguna untsa izanaren biharamuna*”.
 “Le mariage est la fin d'un temps heureux”.

Mais rien ne permet de prétendre que ce *ditcho* s'applique à la femme plutôt qu'à l'homme.

À côté de cela, le *koblari* parle de la femme avec noblesse et poésie. Mon étoile, ma colombe, fleur incomparable, sont des attributs familiers. Les chants d'amour qui se répètent sur les chemins, dans toutes les réunions, expriment des sentiments très nobles et ne détonnent sur aucune lèvres.

Rarement un Basque se montrera galant en public. Il faut qu'une dame inspire pitié pour qu'un homme se dérange pour elle! C'est uniquement par respect humain ou pudeur afin de ne donner lieu à aucune plaisanterie équivoque.

Par contre, sur un chemin du village, n'importe quel paysan prendra sa charge à une femme, lui ouvrira une barrière ou l'installera dans sa charette.

De la liberté de propos de table mentionnée par M. Jaureguiberry, je ne saurais dire grand'chose. Je puis affirmer que devant les femmes, le Basque est réservé le plus souvent. Dans les repas de village auxquels j'ai assisté à l'occasion de mariages, moissons ou battages, dépouillages ou abattages de porc, les conversations sans être toujours de bon goût évidemment, sont saines.

Si le Basque se permet de plaisanter sur la femme en général, il respecte la sienne en particulier et se montre fort ombrageux sur cette question. Les femmes sont très rarement nommées dans les conversations. Mme d'Abbadie d'Arrast en 1909, et M. Jauréguiberry en 1929, ont osé écrire qu'il n'est point d'exemple d'infidélité au Pays Basque. Je doute fort qu'un vieux confesseur puisse en dire autant.

Quoi qu'il en soit, en regardant autour de moi, je puis seulement convenir que telle et telle fille ayant donné du fil à retordre à leurs éducateurs, ont cessé de faire parler d'elles, du jour où elles se sont mariées.

“*Gizon duenak, jaun badu*”.
 “Celle qui a un mari, demeure sous puissance seigneuriale”.

En réalité, la femme est reine dans son foyer. C'est elle qui dirige en matière d'éducation, c'est elle qui détient le budget familial. Il n'est pas rare qu'elle soit consultée pour les travaux professionnels, ensemencements, achats ou ventes du bétail. On peut voir ce Basque, si jaloux de son autorité, dire à une femme de chez lui, son épouse, sa mère, même sa fille, s'il la juge avisée: “Venez me dire si ma terre vous paraît prête à ensemençer!” (*Lurra trenpuan denez?*).

Du coin de l'Atre où elle paraît reléguée, elle suit la conversation des hôtes. Si elle ne doit pas y prendre part, en général, elle peut, et ne s'en fait point défaut, l'arrêter à un point scabreux, rectifier une erreur, maintenir les choses en bon équilibre. Ses interventions doivent être rares et de poids.

À ce prix, et pour cette raison, elle sera présente à tous les entretiens d'affaires soit commerciales, soit politiques, qui se passent sous son toit.

Dans la “Femme éternelle”, Gertrude von le Fort fait ressortir cette donnée première:

Dieu a irrévocablement posé la féminité comme l'une des moitiés de l'être.

En somme, le Basque dans la pratique se montre attaché à cette idée et il considère bien sa femme comme une partie de lui-même, effacée sans doute, mais toujours présente “pilier invisible” ou bonne doublure.

Cela ne témoigne-t-il pas de la valeur de la femme autant que de la vertu de l'homme? Car “l'homme se fait de la femme l'image qu'elle lui donne”, il la respectera dans la mesure où elle se révèle en valoir la peine.

Cette valeur propre, d'où la femme la tire-t-elle? Il n'échappe à personne que l'éducation de la jeune fille en Pays Basque est plus soignée que celle de ses frères. Si le père se fait fort de guider son fils sur ses traces, de lui apprendre son métier d'homme, il trouve tout naturel d'envoyer sa fille en apprentissage chez une couturière, dans un hôtel, le plus souvent chez des religieuses. De mémoire d'homme, il existe dans la plupart de nos paroisses une institution prenant en charge l'éducation des filles. Nous leur devons certainement cette finesse de la paysanne qui nous frappe lorsque nous la comparons à la femme de romanciers contemporains peignant les moeurs de la campagne notamment Mauriac, Marcel Aymé. C'est René Bazin qui nous donne une femme comme la Basquaise dans ses romans de Bretagne et d'Alsace.

Autrement dit, c'est le christianisme qui a fortement imprégné nos moeurs, les a pénétrées. C'est lui qui a donné au Basque le respect de la femme et à sa compagne, le goût de cet effacement apparent afin de rendre plus efficace sa marque profonde dans le foyer.

Nos moeurs se conservent-elles dans leur intégrité? Quelles sont les perspectives d'avenir? Hélas, le Pays est en danger. La cause première me paraît être le malaise de l'agriculture. Ce peuple de bergers et paysans trime dur sur ses monts et ne tire que chichement son pain. Ceux qui émigrent soit vers la grande ville, soit vers l'Amérique, obtiennent en un instant de bonnes situations. Ils en rapportent d'autres moeurs. Comment celui qui reste sera-t-il fier de sa race? Comment demeurera-t-il attaché à ses traditions qui n'accompagnent qu'une vie de paria?

La fille est la première à émigrer. Pour elle, le seul moyen d'avoir quelque argent pour monter son ménage, est de s'en aller domestique. Elle quittera donc sa belle maison de maître ou la dernière métairie pour faire la saison sur la côte ou à Lourdes ou aller à Paris. Si les femmes des générations précédentes ont aussi servi hors de chez elles, c'était toujours dans de bonnes maisons bourgeoises d'où elles rapportaient d'excellents principes. Aujourd'hui, la jeune femme cherche avant tout un peu d'argent. Elle y trouve en même temps le mépris de cette pauvre existence, des désirs de prétendue émancipation, le souvenir de gens qui tout l'été se prélassent sur les routes et les plages. Le malaise s'installe au foyer. Elle n'a que faire des traditions et des vieux proverbes, de cette langue que personne ne parle au-delà du pont Saint-Esprit? D'abord, la sait-elle cette langue? La majeure partie de son enfance s'est passée à l'école où des maîtres ont la maladresse d'en interdire l'usage même durant les récréations. Elle ne parle basque qu'avec ses parents ou même grands-

parents. Elle finit par n'en connaître que des mots usuels plus ou moins bien conservés. D'ailleurs, la langue méconnue se venge en perçant dans le français par ses tournures, et la pauvre fille à qui vous en faites la remarque, y voit une raison de plus pour proscrire le basque. Résultat: la culture française n'a pas pu pénétrer faute de temps et de réceptivité du terrain; la culture basque est combattue, tenue en échec. D'où appauvrissement considérable de l'ensemble. Ceci n'est point une caricature. Quand on songe que les 2/3 de nos jeunes filles s'exilent de la sorte pour des raisons économiques, l'avenir de notre pays nous paraît sombre.

Quels remèdes envisager? MM. les économistes parlent beaucoup à présent du problème agricole et il s'en va temps. Une meilleure rentabilité des terres arrêterait cette hémorragie de nos campagnes. D'autre part, là où des industries locales ont été fondées, la race basque demeure elle-même: Hasparren, Barcus, Saint-Just-Ibarre même du temps de la machine à tricoter, en sont des exemples. Les Américains de chez nous pourraient ainsi trouver utilisation de leurs capitaux sur le sol natal, en conservant l'avenir de la race.

Mais où la femme a encore besoin d'être aidée, c'est dans son travail. La paysanne basque doit mettre la main même aux plus durs travaux. Elle est résistante, c'est entendu. De là à dire que la femme peut égaler l'homme et que c'est la civilisation qui a rendu faible notre sexe, il y a de la marge. Je m'imagine la châtelaine d'Etchaz écrivain pareille sornette sous une tonnelle pendant que sa métayère peinaît sur ses terres. Cette semaine, je pensais à elle en bêchant mon jardin. J'aurais bien voulu lui faire goûter ce plaisir!... J'ai vu des femmes charger le foin, tirer le fumier, surtout dans le pays de Mixe; mais ces femmes, à 30 ans en paraissaient 45. J'en ai vu aussi avoir en retournant une charrue un accident qui ne peut arriver qu'à une femme.

D'ailleurs, en général, l'homme ne demande telle aide à sa femme qu'à défaut de main-d'oeuvre. Tout Basque sensé dira: *Ez ditake kanpoan eta barnean izan*, ce qui se traduit par "on ne peut être au four et au moulin".

A défaut de forces, je conviendrai sans peine que la femme a une très grande endurance. Il est certain qu'elle travaille plus longtemps que l'homme, qu'elle peut tenir plus longtemps sans dormir.

Son travail s'effectue dans de pénibles conditions par routine. L'homme a très bien compris l'avantage qu'il peut tirer d'une faucheuse à moteur, d'une scie mécanique, voire d'un motoculteur. Peut-être n'a-t-il pas encore l'eau chez lui! Il est insensible à l'effort quotidien de sa femme halant l'eau du puits jusqu'à la maison. MM. les conférenciers, c'est aux hommes que vous devez vanter les appareils ménagers, c'est devant eux que vous devez faire ressortir l'économie de forces et de temps perdus par leurs épouses.

Parallèlement à cet effort économique, il convient de poursuivre et intensifier la formation des jeunes. Je salue au passage l'effort considérable des équipes des Filles de la Croix et des Servantes de Marie donnant des principes d'éducation ménagère et agricole. Je mentionnerai avec grande estime et amitié le pionnier de cette oeuvre Mlle M. Th. Personnaz, le type même de la femme basque.

Cependant, à mon avis, le pouvoir éducatif de la branche loisir n'est pas suffisamment exploitée.

Nos anciens avaient de très belles danses. Tout le monde le sait depuis que les groupements de Biarritz et leurs imitateurs se sont mis à les faire connaître de par le monde. Mais

nous en avons fait un article d'exportation. Les jeunes filles de Biarritz connaissent les danses basques, mais personne à Ostabat, Domezain ou Uhart-Cize ne les danse. Tout au plus, les verra-t-on dans une séance récréative comme une ronde bretonne ou la champenoise. J'ai mal au coeur lorsque je vois se produire devant des étrangers des soi-disant danseuses basques, ne connaissant pas un mot de la langue, incapables de traduire un verset du chant qu'elles donnent.

Ces jeux sont faits pour les nôtres. Je voudrais voir dans chaque village un professeur de danse. Il existait encore il y a 30 ans. Pourquoi a-t-il disparu? *Ez baizuken bererik emaiten*. Sans doute le métier ne nourrissait-il pas son homme? Les Messieurs en place, les municipalités ne pourraient-ils encourager cette forme de l'art basque en votant un crédit pour subventionner ce moniteur, en instituant dans chaque village un concours de danse lors des fêtes locales?

Le championnat de fandango récemment patronné par "*Basque-Eclair*" me paraît un modèle du genre.

La direction départementale de la Jeunesse et des Sports a pris sur ce point une initiative heureuse. Dans les cantons de St-Jean Pied de Port et de Baïgorry un instituteur détaché apprend les danses basques dans les écoles. Si l'idée est excellente ne souligne-t-elle pas un peu trop la carence des familles et des municipalités. A nous de relever le gant et de faire du loisir de nos jeunes notre propre affaire.

Je vous ferai part d'une petite expérience. Il y a 8 ans, contre vents et marées, un prêtre s'est fait chez nous, l'apôtre de la danse. C'était à la Libération, au moment où toutes les filles se découvraient tout d'un coup un besoin intense de tourner sur la place publique. Il les a donc fait danser nos danses à nous, et en rythme et cadence. Peu à peu dans nos fêtes locales le fandango a pris une part de plus en plus grande sur les danses américaines et si l'on ne voit plus de congréganiste se morfondre sur son banc pendant que ses compagnes libérées du voile blanc tourniquent, on voit par contre beaucoup de jeunes filles qui ne dansent que le fandango.

La danse de la jeune fille sur la place publique n'aurait jamais dû disparaître. Nos mères n'ont pas dansé ou bien l'ont fait en fraude, mais nos grand'mères pratiquaient la danse du mouchoir "*Mokanes-dantza*" disaient-elles¹.

Je mentionnerai à peine le pouvoir éducatif du chant parce que tout le monde l'apprécie et que nos chants sont encore assez bien conservés. Où je voudrais insister c'est sur la langue. C'est bien la femme qui en est la dépositaire première. Non seulement qu'elle en fasse un usage plus fréquent que les hommes comme le disent les messieurs, mais parce que c'est elle qui l'enseigne. L'enfant garde en lui la langue *maternelle*. Il s'agit non seulement de la maintenir mais de l'apprendre. Les éducateurs sont les premiers responsables du discrédit qui frappe notre langue. Ils ont méconnu sa valeur et le profit immense qu'ils en peuvent tirer pour l'enseignement du français. Le plus souvent parce qu'ils l'ignorent eux-mêmes ou par un complexe d'infériorité.

1. M. l'abbé Idieder aumônier des jeunes basques fait remarquer que bien des centres d'éducation ménagère apprennent aux jeunes filles les danses basques. On peut les voir mises en pratique couramment dans les fêtes tant religieuses que profanes.

Mon expérience d'enseignante me permet d'affirmer que les élèves sachant bien le basque sont les meilleurs en français s'ils ont bien suivi leurs classes évidemment.

Nous devons donner à nos jeunes: l'amour, la fierté de leur langue; leur faire connaître les beaux couplets d'Ibarrat et autres bertularis qui enrichissent leurs moyens d'expressions, éveillent dans leurs âmes de nobles sentiments, leur apprendre des poésies, comptines et rengaines anciennes. Combien j'aime mieux entendre un gamin de 9 ans réciter *Kukuruku-zer duk oilarra* ou une fable d'Oxobi plutôt que débiter péniblement: "Et rose elle a vécu ce que vivent les roses l'espace d'un matin" sans en saisir le premier mot. La poésie donc, n'en parlons pas!

Sur ce sujet encore les concours et encouragements me paraissent à propos. J'espère qu'ils deviendront de plus en plus adaptés et efficaces².

En ce moment, le Pays Basque cherche un supplément d'âme. Il ne peut venir que de la femme "car ce qui est créé ne peut être que conçu".

Que chacun se mette donc à la tâche: penseurs, économistes, dirigeants, éducateurs. Tous convergeant vers un même but: le salut de la race.

L'heure difficile, c'est l'heure de la femme. Au moment précis où son action devient nécessaire elle entre en scène. Et notre civilisation continuera de se distinguer au respect qu'elle porte à la femme et à la part qu'elle fait à la jeune fille, suivant la définition de Mgr. Saliège. Puisse la basquaise ne pas manquer son heure!

"En elle se confie le coeur de son mari, elle ne lui fait point défaut", dit le livre des Proverbes.

2. M. Fourcade, président de la Famille rurale signale que dans plusieurs villages, les cours ménagers agricoles se donnent en basque, les devoirs sont rédigés en basque. Par ailleurs, nous savons qu'un concours annuel d'enseignement religieux récompense particulièrement les élèves ayant concouru en basque et celles qui ont étudié des morceaux choisis de bertularis. Autant d'initiatives qui nous réjouissent.